

DANS LA TOUR DE L'HÔ



À TABQA, CE SQUELETTE DE BÉTON qu'une frappe aérienne a fait vaciller recèle encore dans son sous-sol cellules grillagées et salle de torture.

ARRREUR DE DAECH



Jusqu'à la chute de Raqqa, des milliers de résistants, d'athées, d'homosexuels, de femmes et même d'enfants ont disparu dans les prisons de l'Etat islamique. Un crime contre l'humanité perpétré par Amniyat, la branche de l'organisation en charge aussi des attentats. PAR JÉRÉMY ANDRÉ, NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

PHOTOS : QUENTIN BRUNO / BRASSAGE PHOTO

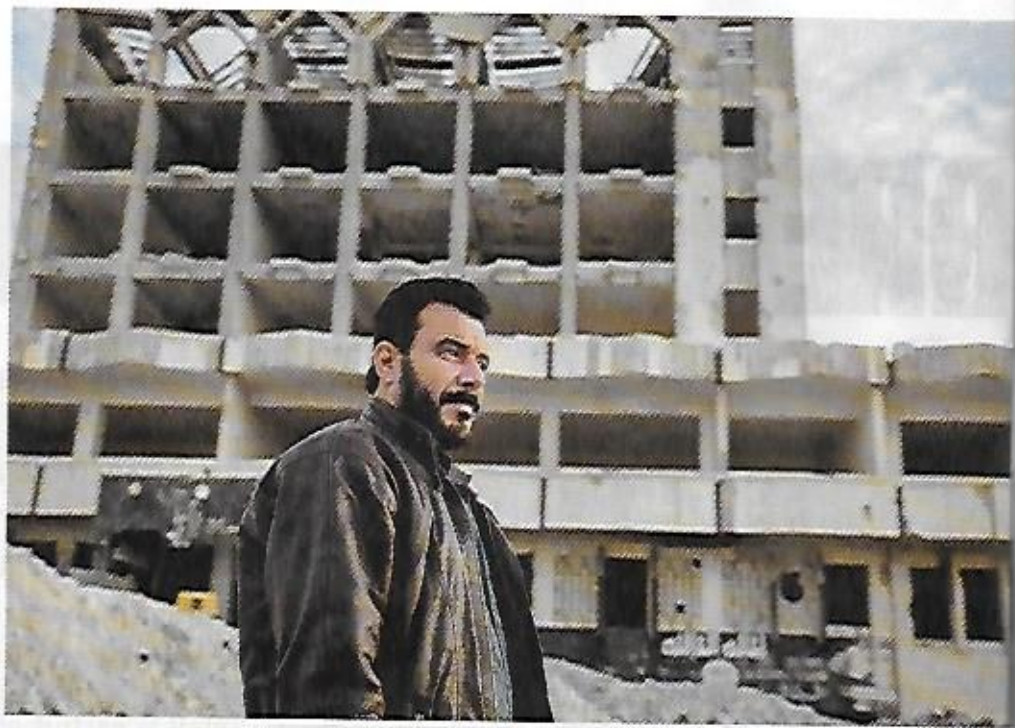
C'était la Bastille de Daech. Hussein, un habitant de la région, l'appelle la « tour de la mort ». Un ancien bâtiment gouvernemental de Tabqa, à 50 km à l'ouest de Raqqa (dans le nord de la Syrie). L'Etat islamique avait reconverti son sous-sol en « prison de sécurité ». Les terroristes sont partis au printemps 2017, et tout l'automne des ouvriers ont travaillé à nettoyer leurs traces. Car les nouvelles autorités locales – créées par les vainqueurs kurdes – veulent s'y installer. Elles n'ont toutefois pas encore effacé les immenses drapeaux noirs peints sur la façade. A leur vue, Hussein grimace, puis presse le pas.

Ce commerçant de 39 ans en veste en cuir noir, costaud et hâbleur, remet les pieds dans la « tour » pour la première fois depuis l'été 2014. Il y a passé trois mois et dix-sept jours – du mauvais côté des barreaux. L'immeuble borde une route à flanc de coteau, entre le centre-ville et le barrage hydro-électrique, principal vestige du temps où Tabqa était une riche cité industrielle et agricole, une « Syrie miniature », se vantent toujours ses habitants. La « tour de la mort » s'appelait alors « tour de l'aquarium », l'attraction touristique de cet ancien immeuble du ministère de l'Agriculture. Ce n'est plus aujourd'hui

qu'un squelette de béton, une frappe aérienne a fait s'effondrer l'arrière du bâtiment, a arraché toutes les façades et le toit.

Mais, sous terre, la prison est toujours là, avec ses cellules fermées par des grilles. Les murs sont couverts d'inscriptions laissées par les détenus. Une pièce est condamnée. Il y a juste une chaise à l'intérieur. Hussein précise : « C'était la salle de torture. » Ses avant-bras et ses flancs sont rongés d'eczéma. Il sort d'une longue dépression. Comme s'il flottait entre la vie et la mort. C'était le but des prisons de Daech : non pas surveiller et punir, mais broyer ou faire disparaître. « La veille d'un jour saint, Daech avait égorgé plusieurs prisonniers, explique Hussein. Quelqu'un a appelé ma mère pour lui dire que j'étais parmi eux. » Une épouvantable blague. Miraculeusement, Hussein s'en est sorti.

La plupart de ses codétenus n'ont, eux, jamais refait surface. Daech a fui Tabqa en mai, Raqqa en octobre 2017. On s'attendait à ouvrir des cachots pleins à craquer. Ils étaient tristement vides. Depuis, les familles n'ont pas davantage de nouvelles. Alors elles ont créé sur Facebook et Twitter le groupe *Where Are The Kidnapped By Isis?* (« Où sont les kidnappés de l'EI ? » en anglais). « Les forces kurdes et la coalition qui ont libéré Raqqa n'en ont rien à faire, s'énerve Amer Matar, 31 ans, documentariste >



**"LA TORTURE, C'EST
PIRE QUE LA MORT"**

Hussein, commerçant de 39 ans, a passé trois mois et dix-sept jours dans les geôles de l'Etat islamique, à Tabqa. "La veille d'un jour saint, Daech avait égorgé plusieurs prisonniers. Quelqu'un a appelé ma mère pour lui dire que j'étais parmi eux", explique-t-il.

seignement intérieur et des opérations extérieures. Chacune avait ses propres centres de détention. « Rien que dans ma rue, il y en avait sept », reprend Amer. Son frère, Mohamed Nour Matar, 21 ans, a été kidnappé le 13 août 2013, et sa famille n'a jamais su où il était. « Il voulait lui aussi devenir documentariste, se souvient Amer. Une nuit, il filmait des combats entre l'Armée syrienne libre et l'EI près de la gare de Raqqa. Ils l'ont fait prisonnier. Mes parents ont rencontré des dizaines de personnes pour savoir ce qu'il est devenu. On a tout essayé. Des gens disaient savoir parfois, pour nous arnaquer. Mais les hommes de l'EI, eux, ne demandaient même pas d'argent. Ils refusaient de répondre. »

Les murs des cellules sont couverts de noms, de dates, d'histoires, de dernières prières. Des messages désespérés, escomptant qu'un jour peut-être des proches découvriraient ces graffitis. Les prisonniers se savaient perdus. En décembre 2013, Hussein a été enfermé vingt-sept jours à Raqqa, dans le gouvernorat, la première grande base de Daech. Le chef des terroristes dans la région et le fondateur d'Emni, Abou Louqman al-Raqaoui, s'est penché sur son cas. « Qu'a-t-il fait, celui-là ? - Je l'ai surpris avec une femme qui n'est pas la sienne ! » a expliqué celui qui l'avait arrêté, Moussad Hassan, un homme du clan d'Hussein. Abou Louqman a répliqué : « Prouvez qu'il

est coupable, qu'on le jette dans la Houta ! » La Houta est un gouffre au nord de Raqqa, une des plus grandes fosses communes de Daech. Heureusement pour Hussein, des témoins sont venus assurer qu'il s'agissait bien de son épouse, et il a été relâché.

Mais, six mois plus tard, des hommes masqués l'ont de nouveau kidnappé et l'ont amené à la tour de Tabqa. Il a été torturé sans interruption durant les sept premiers jours. « La torture, c'était pire que la mort », résume-t-il. Comme presque tous les prisonniers, il a subi le *sabeh* (« fantôme » en arabe), suspendu les mains et les pieds attachés dans le dos, et battu jusqu'au sang. Puis ils l'ont affamé totalement cinq jours durant. Au bout d'une centaine de jours comme cela, il a craqué, avoué ce qu'on voulait lui faire dire : le vol de 118 000 livres syriennes (190 €) à une femme. Son bourreau s'est contenté d'en rire : « Enfin ! Tu aurais pu l'avouer tout de suite ! » Une semaine plus tard, sans explication, alors qu'il attendait son exécution, Hussein a été jeté hors de la prison. Entre-temps, Daech lui avait tout pris : ses pâtisseries en centre-ville, sa voiture et toutes ses économies, 25 000 dollars en cash.

Une clémence que n'aurait pas connue un résistant, un homosexuel ou un athée. Hamoudi, 30 ans, est les trois à la fois – et il s'étonne lui-

> syrien originaire de Raqqa, un des instigateurs de la page. Elles ne cherchent même pas les fosses communes. » Il n'y a pour l'instant aucune enquête officielle, ni des Kurdes, ni des Nations unies, sur ce qui est un des plus importants crimes de masse de Daech, loin devant les attentats, et comparable par son ampleur au génocide contre les yézidis, une minorité religieuse d'Irak massacrée en août 2014.

Amer s'est donc tourné vers les réseaux sociaux pour recueillir le maximum de témoignages. Des contacts restés sur place ont fouillé les archives abandonnées par l'EI dans sa fuite. « Nous avons déjà environ 500 noms de disparus, précisément documentés, poursuit Amer. Mais ils sont plusieurs milliers, au moins. Des villages entiers ont été enlevés ! » Entre l'Irak et la Syrie, ils sont au moins de 10 000 à 15 000. Ces disparus s'ajouteraient aux décès déjà reconnus. En plus de 1 600 exécutions, le Réseau syrien pour les droits de l'homme assure avoir documenté 8 119 cas de disparitions en Syrie, dont 286 enfants et 300 femmes. Même en Irak, où l'Etat est de retour, les statistiques sont quasi inexistantes. Environ 3 000 yézidis manquent toujours à l'appel. Selon la police de la province de Mossoul, de 2 000 à 3 000 membres des forces de sécurité ont disparu durant les trois années d'occupation. Et personne n'a encore compté les simples civils.

GRAFFITIS DÉSESPÉRÉS

Au début, Daech voulait gagner les cœurs et la majorité des exécutions restaient secrètes. La disparition était surtout une technique de terreur, un moyen de briser les proches des disparus. Il était impossible pour eux de savoir quelle branche de l'organisation détenait les kidnappés. L'EI n'avait en effet pas moins de six polices parallèles : la police civile, la police militaire, la police des mœurs (la fameuse Hisbah), les « escadrons de la mort » et enfin la terrible Amniyat (la « Sécurité » en arabe) ou Emni, en charge du ren-

même d'avoir survécu. « *Quand j'étais adolescent, j'ai été surpris avec un homme, tout le monde à Raqqa savait que j'étais gay, en rit-il aujourd'hui de son visage tout rond, comme un moine zen. Alors quand la révolution a commencé, j'ai voulu montrer que je pouvais être plus courageux que n'importe qui.* » Sa bravoure le conduit déjà en 2011-2012 dans les prisons d'Assad. Puis, début 2013, le régime se retire et la ville vit sa « lune de miel ». Mais Daech apparaît soudain, kidnappe, massacre, saccage. Hamoudi et ses amis manifestent, pour la libération de prisonniers et contre la destruction des églises. En octobre 2013, ils sont jetés dans les cachots du gouvernorat. « *Ils m'ont fait subir un très long interrogatoire au bout de deux jours, se souvient-il. Ils savaient tout sur mes activités politiques. Mais aussi sur ma vie privée. L'un d'entre eux était même au lycée avec moi et me terrorisait déjà à l'époque pour mon homosexualité !* »

Son principal bourreau est un Tunisien surnommé « Abou Hatab ». « *J'ai été aussi dans les prisons d'Assad, commente-t-il. Les hommes de l'EI sont pires, ils ont été eux-mêmes prisonniers, et ils mélangent plusieurs techniques, les syriennes, les irakiennes, les américaines...* » Dans sa cellule s'entassaient plus de 60 prisonniers. « *J'ai eu de la chance, je ne suis pas tombé sur les Allemands. Les autres détenus tremblaient quand ils entendaient parler allemand, nuance-t-il. Une fois, ils ont enfermé un homme dans un placard avec un scorpion. Si le prisonnier tuait le scorpion, ils le sortaient, le tabassaient, puis le remettaient dans le placard avec un autre scorpion. Il est devenu fou.* » Finalement, Hamoudi



est transféré dans une seconde prison, un « couloir de la mort » où les condamnés attendent leur exécution. Il devait être précipité du toit d'un immeuble, le châtimement des homosexuels. Mais, fin 2013, l'Armée syrienne libre s'empare brièvement du quartier, Daech s'enfuit. Libéré, le corps tuméfié de la tête aux pieds, Hamoudi se cache dans les campagnes, avant de prendre la route de l'exil. Nul ne sait ce que sont devenus les amis arrêtés avec lui.

DEUIL IMPOSSIBLE

« *Ce que l'EI a fait, ce n'est pas juste tuer un proche. C'est tourmenter ces familles pour le reste de leurs jours* », analyse Asaad Almohammad, un chercheur qui a interrogé 17 survivants et familles de disparus. Pour celles-ci, le deuil est impossible. Et, face aux bureaucraties de Syrie et d'Irak, ces disparitions vont devenir un calvaire sans fin, les décès n'étant jamais officiellement reconnus. Avec Anne Speckhard, professeur de psychiatrie à l'université de Georgetown et fondatrice du Centre international pour l'étude de l'extrémisme violent, un institut de recherche

BROYER OU FAIRE DISPARAÎTRE

Dans la salle de torture de l'Etat islamique, à Tabqa, tous les prisonniers subissaient le "sabel" ("fantôme"), suspendus les mains et les pieds attachés dans le dos et étaient battus jusqu'au sang.

américain sur le terrorisme, Asaad a publié en juillet 2017 un rapport sur le système carcéral de Daech. Les témoignages de victimes, mais aussi de bourreaux, lèvent le voile sur les coulisses d'Emni. La presse allemande l'a carrément surnommée la « Gestapo de Daech ». Son fondateur est le premier chef de Daech à Raqqa, cet Abou Louqman al-Raqaoui croisé par Hussein. Ali Musa al-Shawakh, de son vrai nom, né en 1973 dans un petit village près de Tabqa, a été à bonne école : il a fait son service militaire comme ancien sous-officier du renseignement du régime d'Assad. Ces crimes ne sont pas pour autant une affaire strictement syrienne. Les djihadistes étrangers servaient souvent dans Emni, et pas seulement pour organiser des attentats en Europe.

Des survivants interrogés par Björn Stritzel, journaliste du magazine *Bild*, ont ainsi identifié comme leurs tortionnaires des membres de la bande de djihadistes de Lohberg, petite ville à la frontière entre l'Allemagne et l'Autriche. Parmi eux Nils Donath, Philip Bergner ou encore les frères Hassan et Husseyn Diler qui ont croisé la route d'Abdelhamid Abaaoud, le chef belge des commandos du 13 novembre. Car Emni est aussi un repaire de djihadistes francophones. Son numéro deux n'est autre qu'Abdelilah Himich, « Abou Souleymane al-Faransi », le légionnaire de Lunel, parfois désigné comme commanditaire des attentats de Paris. Et à Raqqa, d'après les travaux du chercheur Asaad Almohammad, une prison pour femme était tenue par « Oum Bakr » et « Oum Khadija », deux épouses de Français. Leurs maris étaient, quant à eux, membres des « escadrons de la mort » d'Emni. Les chefs ont fui Raqqa avant la bataille, dès avril 2017, emportant avec eux des otages de grande valeur, vers le désert à la frontière entre la Syrie et l'Irak. Les exécutants, s'ils ont été pris par les Kurdes, se repentent face aux caméras. En omettant soigneusement de mentionner leur participation à ces crimes. ■ J.A.

"J'AI ÉTÉ DANS LES PRISONS D'ASSAD. LES HOMMES DE DAECH SONT PIRES. ILS MÉLANGENT LES TECHNIQUES, SYRIENNES, IRAKIENNES ET AMÉRICAINES." HAMOUDI